

l'existence entière est une lutte sourde contre la société.

Elle se composait en grande partie d'habitants du quartier, d'ouvriers occupés dans les ateliers des alentours. Les bohémiens tel que Tromb Alcazar, Passe-la-Jambe et *tutti quanti*, n'en formaient que la très infime minorité.

Nous sommes au lendemain des rencontres racontées par nous dans les précédents chapitres, et auxquelles la fête de Saint Cloud a servi de théâtre.

XIV.—*Un renseignement.*

Cinq heures sonnèrent au coucou. Le timbre fêlé résonnait encore lorsque la porte s'ouvrit, et le baron Gontran de Strény parut.

Il était mis avec son élégance habituelle ; il avait le lorgnon dans l'œil, et l'air plus hautain que jamais.

Tromb-Alcazar aperçut Gontran, dont le regard explorait tous les coins et les recoins de la salle, et s'arrêtait dédaigneusement sur les visages, parfois bizarres, dont il était entouré.

—Le bourgeois ! fit-il en donnant un coup de coude à Passe-la-Jambe.

En même temps il se leva, et prenant une attitude respectueuse, il alla au-devant du nouveau venu.

—Vous êtes exact, lui dit Gontran.

—L'exactitude, le zèle et la discrétion sont mes principales qualités.

Puis il ajouta, avec la plus aimable désinvolture :

—Peut-on vous offrir la moindre des choses ? Une absinthe ?..... un cassis ?..... un bitter ?.....

Sans se donner la peine de répondre à cette proposition ridicule, le baron demanda :

—Comment causer ici ? Nous sommes entourés de monde ; impossible d'échanger deux mots sans être entendus.

—Rien de plus facile, répliqua Tromb-Alcazar. Oh ! l'établissement est confortable, rien n'y manque : il y a des salons de société ;

Il alla ouvrir la porte de l'un des cabinets garnis de vitrages, dont nous avons parlé.

—Entrez-là, reprit-il. Garçon, une bouteille de madère sec, ce que vous avez de meilleur, et deux verres. C'est monsieur qui paye.

Puis, se penchant vers Passe-la-Jambe :

—Si notre autre client arrive, fais-le attendre.

—Suffit ; mais tâche de me garder un peu de madère, je n'en ai jamais goûté, et je l'adore.

—C'est convenu.

Et Tromb-Alcazar alla rejoindre majestueusement Gontran de Strény.

—Parlez vite lui dit Gontran ; avez-vous l'adresse des saltimbanques ?

—Oui, mais non sans peine. Ces gens-là ont véritablement l'air de ne pas vouloir qu'on sache où ils perchent..... demandez-moi pourquoi ?

Gontran avait tiré de sa poche son portefeuille et se préparait à écrire.

—Voyons, dit-il.

—C'est à deux pas d'ici, rue des Postes, n. 7 ; ils occupent un petit logement mansardé avec leur fille, le pitre couche dans un grenier, audessus.

Le ci-devant modèle remplit de nouveau son verre et le vida pour la seconde fois, en répétant :

—A votre santé !

—Mais, l'autre enfant ? reprit le baron après avoir pris note du nom de la rue et du numéro de la maison, avez-vous des renseignements sur l'autre enfant ?

—Tout ce que j'ai pu savoir (et il m'a fallu payer

ça bien cher), c'est qu'elle travaille chez une couturière qui la loge et qui la nourrit.

—Où demeure cette couturière ?

—Aux Champs-Élysées.

—Son nom ?

—Je le sais, je l'ai retenu, parce qu'elle se fait afficher sur les murs de Paris.

—Eh bien !

—Eh bien ! elle s'appelle Mme Gerfaut. A votre santé !..... Buvez donc ! je vous assure qu'il est bon.

Une expression de joie si vive se peignit sur la figure du baron que Tromb-Alcazar, quelque absorbé qu'il fut par la dégustation du madère, ne put faire autrement que de la remarquer.

—Vous connaissez cette Mme. Gerfaut ? demanda-t-il curieusement.

La question était indiscreète, elle resta sans réponse, et Gontran reprit :

—Quel est le nom de la jeune fille qui travaille chez la couturière ?

—J'ai oublié de le demander, et peut-être ceux qui m'ont renseigné ne le savaient-ils.

—Comment ?

—La petite vient très rarement chez sa mère, c'est à peine si on la connaît dans le quartier, où les saltimbanques, d'ailleurs, ne demeurent que depuis quelques mois.

—Savez-vous, au moins, si ces deux enfants sont véritablement les filles de Pérene ?

—Il n'y a qu'elle qui pourrait le dire, mais il paraît qu'elle a l'air de les aimer autant l'une que l'autre.

Gontran fronça le sourcil, et Tromb-Alcazar qui ne perdait aucune occasion d'interroger, quoique sans le moindre succès, dit vivement :

—Est-ce que ça vous chiffonne ?

—Il y a une chose que je tiendrais à savoir par dessus tout, reprit le baron.

—Laquelle ?

—C'est si l'une de ces jeunes filles n'est pas un enfant d'adoption.

Tromb-Alcazar hocha la tête.

—Difficile ! très-difficile !..... murmura-t-il ensuite. Cependant, si vous y tenez beaucoup, je tâcherai de m'y prendre très-adroitement, je questionnerai, je ferai des pieds et des mains.

—Non, j'aviserai moi-même, répondit Gontran après réflexion. Je vous ai promis deux louis, les voici.

—Merci, mon prince.

L'ex-modèle palpa les pièces d'or avec une satisfaction visible.

—Comme ça, vous n'avez plus besoin de moi ? demanda-t-il ensuite.

—Plus que jamais, au contraire.

—Ah bah !

—Voulez-vous me seconder ?

—Dame ! je voudrai tout ce que vous voudrez, moi. Pourvu, naturellement, que vous y mettiez le prix. Vous comprenez, le temps vaut de l'or, le mien surtout. Je suis si occupé ; ma clientèle me réclame, et, quand je me mêle de vos affaires, il est clair comme le jour que je néglige les miennes. Ça mérite une indemnité suffisante.

—Oh ! soyez tranquille, je ne vous marchanderais pas.

—Monsieur le duc est si généreux. Comptez sur moi, je suis votre homme..... Qu'est-ce qu'il y a à faire ?

—A partir de ce moment, il ne faut perdre de vue ni les saltimbanques, ni celle de leurs filles qui demeure avec eux. Au moindre indice qui vous